

## Les professeurs français et l'enseignement de l'histoire à Rio de Janeiro pendant les années 1930

Le thème des missions culturelles françaises au Brésil a fait l'objet d'un nombre considérable d'études, par des chercheurs tant français que brésiliens. Les approches adoptées ont privilégié l'analyse des missions dans le sens le plus large, sans s'intéresser de façon particulière à des domaines ou à des aires de connaissances spécifiques. Les études existantes ont concentré leur attention sur l'Université de São Paulo (USP), reléguant ainsi au second plan les missions envoyées à Rio de Janeiro et à Porto Alegre. Parmi ces travaux se distinguent ceux de Maria Helena Capelato et L. Prado (1989), Guy Marinière (1982), J.P. Lefèvre (1993) et M. Carelli (1987).

Fernanda Massi (1983), dont la recherche a été plus précise, concentre son analyse sur l'apport des professeurs français dans le domaine des sciences sociales, ce qui a permis de dessiner avec plus de netteté le profil de ces enseignants et leur influence effective sur la formation de ces disciplines au Brésil. Son travail, cependant, ne s'intéresse qu'au cas de São Paulo. Comme exemple de travail sur l'action des missions universitaires à Rio de Janeiro, il faut mentionner l'initiative de Maria de Lourdes Fávero, responsable de la création du "Núcleo de Documentação em Educação" (Centre de documentation sur l'éducation) de l'Universidade Federal do Rio de Janeiro (UFRJ), dont l'objectif est de réunir, de préserver et de divulguer la documentation de l'Universidade do Distrito Federal (UDF) et de la Faculdade Nacional de Filosofia da Universidade do Brasil (FNF/UB). A la suite de cette initiative, quelques études sur l'action de professeurs étrangers à Rio de Janeiro ont été publiées, comme celle due à Fávero et Lacerda Peixoto (1989), laquelle concerne l'ensemble des enseignants, et non ceux d'un domaine particulier.

L'action des enseignants français dans la fondation de l'enseignement de l'histoire à Rio de Janeiro est donc mal connue. Cette ignorance touche non seulement les publications universitaires, mais aussi la tradition courante, qui n'en fait pas grand cas<sup>1</sup>, à l'opposé de l'USP, qui a mis en valeur le rôle des étrangers dans sa création (Freitas, 1993). C'est dans cette lacune que ce texte vient s'insérer. Son but consiste à examiner les missions universitaires françaises qui ont pris part à la fondation des cursus d'histoire à Rio dans les années 1930, en suivant le trajet professionnel des professeurs français, en examinant la façon dont leur enseignement a été reçu et l'impact qu'il a provoqué sur la constitution de cette

nouvelle discipline universitaire au Brésil. Pour cette analyse, les noms d'Henri Hauser, Eugène Albertini, Pierre Deffontaines, Victor Tapié et Antoine Bon, qui ont enseigné à Rio de Janeiro, ont été retenus. Il s'agit ici d'étudier les profils et les itinéraires de ces professeurs, les négociations diplomatiques qui ont abouti à leur venue au Brésil, ainsi que leur influence sur la conception des cursus d'histoire créés à Rio de Janeiro, au sein de l'Universidade do Distrito Federal (UDF) et de la Faculdade Nacional de Filosofia (FNFfi).

### **La politique de l'éducation au Brésil dans les années trente**

L'éducation nationale est un sujet de réflexion et de débat pour les intellectuels et les pédagogues du Brésil des années 1920. Les discussions, qui ont lieu sous l'égide de l'Associação Brasileira de Educação, fondée en 1924, visent principalement les limitations du système universitaire en vigueur (Vicenzi, 1986 : 17). En 1920, le gouvernement fédéral décrète la fondation de l'Université de Rio de Janeiro, fruit de la réunion de l'École polytechnique, de la Faculté de médecine, et de deux facultés de droit qui existaient auparavant. Le projet ne prévoyait aucune activité de recherche, ni d'autre investigation scientifique et pédagogique, de sorte que la création d'une véritable université demeurait une question centrale pour les élites intellectuelles du Brésil.

Cette situation commence à changer avec la Révolution de 1930 et la série de mesures adoptées par le gouvernement provisoire présidé par Getúlio Vargas. Dans le domaine éducatif est ainsi créé le Ministère de l'Éducation et de la Santé, chargé de réformer ces domaines. D'après Letícia Vincenzi, les réformes mises en place par ce ministère reflètent les tentatives de conciliation entre les nouvelles aspirations sociales et les anciens privilèges. En ce qui concerne l'enseignement supérieur, l'ambiguïté est permanente. D'un côté, on semble se rapprocher des rénovateurs en posant que l'enseignement supérieur doit être dispensé de préférence dans les universités, mais, de l'autre côté, on ne prend aucune initiative concrète pour structurer le nouveau système universitaire. La faculté d'éducation, sciences et lettres, qui était tant espérée et dont la réforme prévoyait la naissance au sein de l'Université de Rio de Janeiro, ne fut même pas organisée. Ainsi, aucune institution particulière ne fut habilitée à mettre en place une formation pour les professeurs du secondaire (Fávero, 1980).

L'ambiguïté de la réforme finit par provoquer une vive dispute entre les deux groupes les plus engagés dans les problèmes éducatifs, l'Église catholique, d'une part, et Escola Nova ("École nouvelle"), un mouvement favorable à la rénovation de l'enseignement et de ses pratiques, d'autre part. Ce sont les questions de la gratuité, de l'obligation scolaire et du rôle de la religion dans la nouvelle politique scolaire qui ont constitué les points d'achoppement les plus aigus.

De son propre chef, le gouvernement de São Paulo créait, le 25 janvier 1934, l'Universidade de São Paulo (USP), en réunissant quelques établissements d'enseignement supérieur qui existaient déjà, divers instituts scientifiques et techniques administrés par l'État de São Paulo et la récente Faculté de philosophie, de sciences et de lettres. Affaiblis par la Révolution de 1930 qui avait porté Getúlio Vargas au pouvoir, les *Paulistas* souhaitaient retrouver la position

dominante qui avait été la leur sur le plan national. Une formation intellectuelle soignée, qui privilégierait les sciences sociales, s'imposait pour faire émerger une nouvelle élite politique *paulista* (Freitas, 1992).

A peu près au même moment, Pedro Ernesto Batista, maire de Rio de Janeiro, se lançait dans des réformes sociales dans les domaines de la santé et de l'éducation, afin de développer l'autonomie politique de la capitale fédérale par rapport au gouvernement de la République (Sarmiento, 1997). Pedro Ernesto confia à Anísio Teixeira, un des membres du courant le plus démocratique de l'Escola Nova, la direction de l'instruction de Rio de Janeiro. Le choix de Teixeira était celui d'un système scolaire public, gratuit, obligatoire et laïque. Militant pour l'expansion et la modernisation de l'enseignement primaire et secondaire, Teixeira chercha à transformer l'ancienne Ecole normale, laquelle formait les instituteurs, en une école supérieure pour les professeurs, et fonda ainsi l'Instituto de Educação. Allant plus loin dans ses projets, Pedro Ernesto, secondé par Anísio Teixeira, créa, le 4 avril 1935, l'Universidade do Distrito Federal (UDF), qui dépassait les orientations du Ministère de l'Éducation.

Les buts de la nouvelle université – selon les termes du Décret no. 5.513, signé par Pedro Ernesto – seraient de "promouvoir et stimuler la culture de façon à favoriser le perfectionnement de la communauté brésilienne ; encourager la recherche scientifique, littéraire, et artistique ; propager les acquisitions de la science et des arts par l'enseignement régulier dans ses écoles et au moyen de cours d'éducation populaire ; former des professionnels et des techniciens dans les divers domaines d'activité enseignés par ses écoles et ses instituts ; assurer la formation des enseignants à tous les niveaux (Rosângela Barbosa, 1996).

L'UDF était composée d'organismes divers : Institut de l'éducation, École des sciences, Ecole d'économie et de droit, Ecole de philosophie et des lettres, Institut des arts, Institut des arts pour l'expérimentation pédagogique. Le cours d'histoire et de géographie, objet central de l'étude, était inclus dans l'École de droit et d'économie, comme le cours de sciences sociales, de sciences économiques, de sciences juridiques et de sciences politiques.

Les installations de l'UDF n'étaient ni neuves, ni appropriées aux fins auxquelles elles étaient destinées. Ses divers instituts s'éparpillaient dans différents édifices publics, sans qu'il existe un campus central. La présidence était logée dans les locaux de l'Institut de l'Éducation et les autres unités étaient disséminées dans des écoles publiques primaires et secondaires situées dans plusieurs quartiers.

En examinant les statuts de l'UDF, il est aisé de constater qu'il s'agissait d'une université assez originale, autant par les cours qu'elle offrait que par la manière dont elle proposait le développement de la communauté par le biais de l'éducation. L'idée d'Anísio Teixeira était que l'Université devait être orientée vers la production du savoir, et non exclusivement vers la diffusion et la conservation des connaissances, car cette tâche était déjà accomplie par les livres. Il s'agissait, non de préparer simplement des techniciens et des professeurs, mais de former un nouveau type de professionnel, initié à la recherche scientifique et convaincu du rôle directif de l'éducation (Rosângela Barbosa, 1997, p. 26). Le projet de l'UDF aspirait également à encourager la formation d'un nouveau type d'intellectuel,

capable d'agir de façon compétente dans une société technique et scientifique, mais aussi démocratique, et de faire passer les objectifs de l'université dans la vie publique et culturelle de Rio de Janeiro et dans son système d'enseignement élémentaire. Edifiée selon ce modèle, l'UDF se heurtait aux statuts des universités brésiliennes de 1931, qui subordonnaient les universités au Ministère de l'éducation et au gouvernement fédéral. Son décret de création contrariait l'orientation officielle, car il établissait dans ses statuts la subordination de l'UDF au pouvoir municipal de la ville de Rio de Janeiro.

Le premier président de l'UDF, chargé de mettre l'Université en route, fut Afrânio Peixoto, médecin et enseignant bien connu à Bahia. La direction de l'Institut de droit et d'économie avait été confiée à Hermes Lima.

Le projet d'Anísio Teixeira se heurta cependant à de solides résistances. En juillet 1935, l'intellectuel catholique Alceu de Amoroso Lima fait parvenir une lettre au nouveau Ministre de l'Education, où il rappelait la position des catholiques et affirmait très clairement que ceux-ci attendaient du gouvernement une attitude plus énergique à l'encontre du communisme, en vue d'assurer la paix sociale. Il était impérieux, affirmait-il, que le gouvernement organise l'éducation et confie les postes de responsabilité dans ce secteur si important, à des hommes moralement fiables et de capacité technique élevée, et non à des socialistes, comme le directeur du Département Municipal de l'Education.<sup>2</sup>

Au cours des mois suivants, le contexte de radicalisation politique fut aggravé par l'éclosion d'une révolte communiste en novembre 1935, laquelle provoqua une crise très sérieuse au sein de l'UDF. Le président de l'université et plusieurs de ses professeurs furent licenciés, et le maire de Rio lui-même fut arrêté sous l'accusation de communisme. Les nouveaux dirigeants de l'UDF cherchèrent à vaincre les obstacles et à assurer la consolidation de l'institution. Mais le maintien du projet universitaire des milieux progressistes de Rio de Janeiro allait s'avérer n'être qu'une illusion. L'existence de l'UDF contrariait le projet de création de l'Universidade do Brasil, projet soutenu par le gouvernement fédéral et son ministre de l'Education, Gustavo Capanema.

Le climat de confrontation radicale entre la gauche et la droite au Brésil a fini par pousser Getúlio Vargas à faire un coup d'État pour assurer son maintien au pouvoir, cette fois comme dictateur. L'installation de l'Estado Novo, en novembre 1937, a permis d'éliminer l'UDF et d'intégrer ses cadres à la Faculté de philosophie, des sciences et des lettres de l'Université du Brésil, en 1939. Alceu do Amoroso Lima a été l'un des responsables de l'orientation donnée à la nouvelle faculté où les milieux catholiques ont joué un rôle important dans la définition des cursus et le choix des professeurs. La direction de la nouvelle école a été confiée à Francisco Clementino San Tiago Dantas. Dans ce contexte de transformations considérables subies par le système d'éducation brésilien, la France a cherché à exercer un rôle important dans l'organisation des toutes nouvelles universités.

### **Les relations culturelles entre le Brésil et la France**

Les relations culturelles entre la France et le Brésil ont une longue tradition. La présence française dans l'univers culturel brésilien se manifeste de façon constante

depuis le début du XIXe siècle par l'envoi de missions scientifiques et culturelles, par les écoles religieuses, par l'Alliance française depuis 1896. Mais ce ne fut qu'au début du XXe siècle que ces relations furent systématisées. En 1908, l'Université de Paris crée le Groupement des Universités et des Grandes Écoles de France pour les relations avec l'Amérique latine, afin de favoriser les échanges universitaires entre la France et l'Amérique latine.

En ce qui concerne plus particulièrement le Brésil, ces initiatives ont eu en Georges Dumas leur principal promoteur. Médecin éminent, professeur à la Faculté des Lettres de Paris – où il dirige à partir de 1896 le Laboratoire de psychologie pathologique, agrégé de philosophie et docteur ès lettres, ce brillant universitaire a participé très tôt au Groupement des Universités et des Grandes Écoles et effectué ses premiers voyages en Amérique du Sud en 1908. Au Brésil, il a organisé des cours, des conférences et des missions dans les milieux universitaires franco-brésiliens, et il a fondé à Rio l'Alliance universitaire franco-latine (section brésilienne) du Groupement.<sup>3</sup>

Si, entre 1914 et 1920, les activités culturelles françaises ont été assez modestes, en raison de la Première Guerre mondiale, les années 1920 allaient remettre à l'ordre du jour l'influence française. Avec l'appui du Fond pour l'Expansion Universitaire et Scientifique de la France à l'Étranger, créé en 1912, et, à partir de 1919, avec l'aide du Service des œuvres à l'étranger, Georges Dumas a présidé, en collaboration avec les gouvernements des États de São Paulo et de Rio, à l'installation des Instituts franco-brésiliens de Haute Culture de Rio (1922) et de São Paulo (1932). Ces initiatives furent décisives, car c'est précisément par l'entretien de ces instituts et des relations étroites que ceux-ci entretenaient avec l'Université de Paris, que l'enseignement supérieur français a peu à peu assuré sa place au Brésil.

Au tout début des années 1930, bien que la France semblât préparée à assurer son influence dans le domaine universitaire brésilien, alors en cours d'organisation, les difficultés économiques et commerciales entre les deux pays engendrèrent de nombreux obstacles à la réalisation de ce projet. A cet état de choses s'ajoutait le désir de pays comme l'Allemagne et l'Italie de jouer un rôle de plus grande envergure dans les nouvelles universités en cours de formation à Rio et à São Paulo. Dans ce cadre, où la traditionnelle domination française se voyait menacée, les Français n'ont pas mesuré leurs efforts pour éloigner leurs possibles concurrents. Ainsi, en 1933, l'action de l'Institut franco-brésilien de Haute Culture s'est fait sentir de façon particulièrement vigoureuse, par le biais, notamment, d'une série de conférences prononcées par les professeurs de la Sorbonne Robert Garric et Jean Genet, sous l'égide de Dumas<sup>4</sup>.

Le ton de la correspondance échangée à l'époque, entre les hauts fonctionnaires du ministère des Affaires étrangères de la France au Brésil, indiquait une certaine inquiétude à propos de l'avenir de l'influence culturelle française. On constate dans ces documents une préoccupation croissante concernant le recul de la France par rapport à d'autres pays. Un rapport non signé, élaboré par le consulat de France à São Paulo, faisait état des débats alors en cours au Brésil sur la question scolaire et universitaire ; il soulignait aussi le danger des

concurrences italienne et américaine ainsi que la nécessité, pour les Français de consolider leur position.

Une autre lettre, du 22 février 1934, adressée à L. Hermite, ambassadeur de France au Brésil, par J. Pingaud, consul de France à São Paulo, où la colonie italienne était très nombreuse, rapporte les pressions que l'*interventor*<sup>6</sup> de cet Etat, Armando Sales, subissait de la part de groupes italiens : "Les Italiens estiment qu'ils ne peuvent se contenter de deux chaires qui leur seront accordées, que les huit chaires réservées à nos compatriotes dans les nouvelles universités des Lettres, Sciences, Philosophie et Physique, doivent leur revenir de droit, notamment celles des Lettres, puisqu'ils sont environ 500 000 ici, ont contribué à la prospérité de São Paulo, et représentent la civilisation latine la plus ancienne". Dans un autre document, sur le même sujet, J. Pingaud déclare : "C'est, en conclusion, notre influence au Brésil, notre propre civilisation, que nous jouons. Il s'agit de gagner la partie ; il faut jouer vite"<sup>6</sup>. Les discussions entre les diplomates français au Brésil se prolongent, en 1934, vers le quai d'Orsay, comme le montrent les lettres échangées entre l'ambassadeur de France à Rio et le ministre Louis Barthou. Le contenu de la correspondance fournit des renseignements sur les préoccupations françaises face "aux efforts entrepris par les Italiens pour développer leur influence dans la nouvelle université de la ville de São Paulo".<sup>7</sup>

Dans ce contexte, on peut voir très clairement que, s'il y avait du côté brésilien un intérêt à accepter l'aide des Français pour monter les nouvelles universités, il y avait également de la part des Français le désir d'assurer leur influence en ce moment crucial de changements dans le système éducatif brésilien.

### **Les enseignants français au Brésil**

La fondation de l'USP, de l'UDF et de la FNF<sup>i</sup>, comme nous l'avons déjà vu, a stimulé les relations culturelles, déjà importantes, entre la France et le Brésil, et répondu aux vœux de la diplomatie française en assurant l'influence de la France dans les établissements d'enseignement supérieur nouvellement créés au Brésil. Il reste à savoir comment se sont organisées concrètement les missions universitaires françaises et, ce qui nous intéresse le plus, quel était le profil des professeurs d'histoire et de géographie qui faisaient partie de ces missions.

Les documents sur les pourparlers qui ont précédé la venue des missions françaises au Brésil se trouvent dans les archives diplomatiques françaises à partir de 1934. Il s'agissait, à cette époque, non plus de l'organisation de cycles de conférences qui seraient réalisés dans les principaux centres culturels brésiliens, mais de la venue de professeurs pour assumer la responsabilité de cours complets dans ces nouvelles universités.

Il y a, notamment, une lettre de février 1934, adressée à Georges Dumas par Julio de Mesquita, le propriétaire du journal *O Estado de São Paulo*, un des plus importants de São Paulo, pour lui recommander un professeur de l'Escola Politécnica, Theodoro Ramos, qui se préparait à partir pour la France pour y recruter des professeurs pour la Faculté de Philosophie, Sciences et Lettres, créée le mois précédent, par le gouverneur de São Paulo, Armando Sales : "Nous savons, donc, tout ce que vous avez fait pendant plus de vingt ans pour la

propagation au Brésil, et surtout à São Paulo, des idées universitaires, aujourd'hui victorieuses et en pleine réalisation. C'est pourquoi il (Theodoro Ramos) s'adresse en ce moment à vous, certain que de votre collaboration dépendra le succès de sa délicate mission".<sup>8</sup>

Le déroulement de ces négociations peut également être observé dans une lettre envoyée à M. Charléty, recteur de l'Académie de Paris et président du Conseil de l'Université, par le Service des œuvres françaises à l'étranger (SOFE), avec une copie pour Georges Dumas. Celle-ci, datée du 1er mai 1934, annonçait l'arrivée en France de Théodoro Ramos, chargé de la mission d'engager des professeurs français pour enseigner à la récente Université de São Paulo et sollicitait le concours du recteur pour la réalisation de cette tâche.

Nous avons également retrouvé trace des négociations menées par l'UDF pour faire venir des professeurs français à Rio. Dans la correspondance de l'ambassadeur de France, M. Hermite, adressée au ministre des Affaires étrangères de France, et plus tard, dans la correspondance de ce dernier adressée au Secrétaire perpétuel de l'Académie française, l'arrivée à Paris de M. Afrânio Peixoto, président de l'UDF, était annoncée, en vue de négocier l'engagement de professeurs pour enseigner à Rio de Janeiro : "Vous apprécierez certainement comme moi, l'importance de M. Peixoto, qu'il y aurait lieu d'entourer du maximum de soins possibles. Notre ambassadeur au Brésil, dans une lettre dont vous trouverez ci-joint la copie, me signale, d'ailleurs, l'intérêt de la visite de M. Afrânio Peixoto".

Un passage de la lettre de Charléty, adressée, le 11 mai 1935, au Ministre Coulondre en réponse à cette correspondance, est assez révélateur : "En vous remerciant de cette communication, j'ai l'honneur de vous faire connaître que le meilleur accueil sera réservé à M. Peixoto. J'ai l'intention, en particulier, d'organiser un déjeuner en son honneur".<sup>9</sup>

L'analyse de cet ensemble de lettres démontre, une fois de plus, l'intérêt porté par les autorités françaises à donner suite à la demande brésilienne. Dans le cas particulier de l'UDF, l'ambassadeur de France et le ministre des Affaires Etrangères se sont personnellement occupés de la question. Le traitement réservé à Afrânio Peixoto fut celui qui est réservé normalement aux hautes personnalités.

Dans le cas de l'USP, les négociations furent le fait de Júlio Mesquita, de Georges Dumas, du chef du Service des œuvres françaises à l'étranger et finalement du président de l'université. Dans les deux situations, toutefois, on perçoit l'intérêt de la France à assurer sa présence dans la création des universités brésiliennes.

Le personnage le plus important de ce processus de recrutement était Georges Dumas. Connaissant profondément la situation brésilienne et les membres de l'élite du pays, Dumas était en excellents termes avec les autorités diplomatiques françaises et possédait également une bonne insertion dans le champ intellectuel et universitaire français. Le fait d'être normalien et professeur à la Sorbonne lui donnait accès à tout un réseau de personnalités respectées, disséminées dans diverses institutions françaises. Dans le cas spécifique de l'histoire, Dumas appartenait à la même génération de normaliens qu'Henri Hauser, historien réputé

et professeur à la Sorbonne. Grâce à ces relations, Hauser allait devenir un allié de valeur de Dumas pour recruter des professeurs d'histoire, tant pour l'USP que pour l'UDF.

Une autre personnalité, qui joua également un rôle de recruteur de talents, fut Robert Garric, professeur de français à la Sorbonne. Militant catholique, fondateur des Equipes Sociales<sup>10</sup>, Garric était venu déjà plusieurs fois au Brésil pour y donner des conférences dans plusieurs grandes villes du pays. Leader catholique bien connu en France, il avait un accès facile à tout un réseau d'intellectuels brésiliens liés à l'Eglise Catholique.

En plus de ces actions individuelles, le Service des œuvres françaises à l'étranger se chargeait d'établir des contacts avec de jeunes enseignants, agrégés des lettres, qui enseignaient dans des lycées de province, en France. Bien que nous n'ayons rien trouvé concernant les professeurs d'histoire, il existe des lettres et des télégrammes du SOFE, du premier semestre de 1934, invitant de jeunes enseignants à venir travailler à la nouvelle Faculté des lettres de São Paulo. Ces invitations ont été refusées.<sup>11</sup> Il est important de souligner, par conséquent, que ce sont les réseaux personnels qui ont transmis aux universitaires français les offres de travail au Brésil, comme nous allons le montrer.

### **Parcours et réseaux de relations**

Les professeurs d'histoire et de géographie qui sont venus à Rio de Janeiro pendant les années 1930, sont Henri Hauser, Eugène Albertini et Pierre Deffontaines, pour enseigner à l'UDF, et Victor Tapié et Antoine Bon, à la FNF.<sup>12</sup>

Qui étaient ces enseignants ? Les travaux qui existent sur les historiens français qui sont venus au Brésil surestiment le rôle de Fernand Braudel et l'influence des *Annales* en tant qu'élément central pour la formation d'un enseignement d'histoire, particulièrement à l'USP. Il s'agit ici de mettre en évidence le profil différencié des professeurs, la diversité des influences qu'ils ont apportées et la façon dont ils agissaient en tant qu'intermédiaires dans les échanges culturels.

L'historien le plus important de ces missions universitaires françaises dans les années 1930 a été Henri Hauser (1866-1946). A la différence de ses collègues, Hauser occupait une position éminente dans la structure universitaire française et son œuvre historiographique est considérée comme de grande importance en tant que l'un des fondateurs de l'histoire économique (Crouzet, 1995).

De famille juive et d'origine modeste, Hauser est d'abord entré à l'Ecole normale supérieure<sup>13</sup>. En 1888, il est reçu au concours de l'agrégation, et en 1892, il obtient son doctorat, puis il entame une longue carrière, qui le fait passer par plusieurs facultés de province avant d'arriver à la Sorbonne. Faisant partie de la génération qui est entrée dans la vie universitaire pendant les années 1880-90, sa carrière a été placée sous le signe de l'affirmation de l'histoire en tant que discipline et de la consécration du métier d'historien (voir Noiriel, 1990).

De fait, la période qui s'étend de 1870 à 1914 est considérée comme l'âge d'or de la professionnalisation de l'histoire en France. C'est dans cette phase qu'ont été définies avec précision les règles d'une méthode historique capable d'éloigner les



amateurs et que les historiens ont commencé à occuper une place importante dans la structure de pouvoir de l'Université, ce qui leur a facilité l'accès au marché du travail. Avec l'affirmation d'un nouveau savoir historique, a surgi, également pendant cette période, un nouvel instrument de diffusion des acquis de la recherche : la revue scientifique. En 1876, apparaissait, fondée par Gabriel Monod, la *Revue Historique*, et, en 1899, la *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, pour ne citer que les plus importantes.

De cette conjoncture favorable ont bénéficié incontestablement la carrière et l'œuvre de Hauser. Il a été l'élève de Monod et a adopté les règles proposées par Seignobos pour défendre "la méthode historique". Il s'est intégré dans le réseau que la *Revue Historique* et la *Revue d'histoire moderne et contemporaine* ont tissé. Hauser a publié nombre de ses travaux dans ces périodiques.

Pendant, si le jeune Hauser était bien inséré dans ce champ historique qui s'affirmait et s'élargissait, ses choix personnels, politiques et professionnels lui ont valu, maintes fois, des difficultés dans sa carrière. En 1898, Hauser a été pratiquement expulsé de l'Université de Clermont Ferrand par des groupes catholiques en raison de son engagement dreyfusard<sup>14</sup>. Au cours des années suivantes, sa décision de faire de l'histoire économique, domaine de recherche à l'époque peu reconnu en France, a rendu difficile son entrée à la Sorbonne. En 1907, il a disputé sans succès à Célestin Bouglé, sociologue lié à Durkheim, la chaire d'Histoire économique et sociale à la Sorbonne. Alors que les sociologues serraient les rangs pour appuyer leur candidat, Hauser n'est pas arrivé à obtenir un soutien suffisant de la part des historiens (Weisz, 1979).

En 1919, Hauser finit par entrer à la Sorbonne comme chargé de cours, mais il n'y deviendra professeur qu'en 1927, occupant la chaire d'histoire économique jusqu'à sa retraite, en 1935. Hauser a publié quantité de livres et d'articles. Non content de collaborer de façon assidue aux deux revues susmentionnées, Hauser a participé, depuis le début des années 1920, aux discussions préparatoires à la naissance de la revue *Annales d'Histoire Economique et Sociale*, et il est entré, à partir du moment de sa création, en 1929, au comité de rédaction de cette publication.

Marc Bloch et Lucien Febvre ont maintenu avec Hauser, au long des années vingt et trente, des relations de respect et d'admiration, comme on peut le constater par la correspondance échangée entre les deux historiens fondateurs des *Annales*. Hauser est perçu comme un élément important pour la parution de la nouvelle revue, et il joue le rôle de relais entre ceux qui défendaient une nouvelle façon de faire de l'histoire et les secteurs plus traditionnels qui occupaient des postes importants dans les principales institutions françaises d'enseignement et de recherche<sup>15</sup>. De même, le compte rendu publié par Marc Bloch dans les *Annales* (1935) sur l'ouvrage d'Henri Hauser, *La Prépondérance espagnole*, permet d'apprécier toute l'importance de son œuvre. Le compte rendu publié par Fernand Braudel dans la *Revue de Synthèse Historique* suit cette même ligne<sup>16</sup>.

En ce qui concerne le Brésil, Hauser a également joué un rôle décisif, car en usant de son réseau de relations, il a non seulement indiqué plusieurs noms pour composer les missions qui sont venues à São Paulo (dont ceux de Pierre Monbeig et Fernand Braudel), mais il a été le premier de ce groupe d'enseignants à écrire et

publier en France sur le Brésil, assurant ainsi un travail de redécouverte du Brésil par les Français.

En 1937, Hauser a publié, dans la *Revue Historique*, un essai sur l'historiographie brésilienne, où il discute l'œuvre des principaux historiens de ce pays, comme Varnhagen et Capistrano de Abreu. Il a fait connaître également les tentatives de jeunes étudiants cariocas qui cherchaient à créer un Centre d'études historiques en 1936. Hauser a également publié plusieurs articles sur le Brésil dans les *Annales*, en 1937 et 1938. Le sujet de sa première publication était le Baron de Mauá, et le titre de cet article "Un problème d'influences : Le Saint-Simonisme au Brésil".<sup>17</sup>

Son action dans les cours d'histoire de l'UDF ne s'est pas seulement centrée sur la tâche d'organiser la chaire d'histoire moderne, mais également de faire des propositions pour l'organisation du cours comme un tout. L'action de Hauser s'est fait sentir tout particulièrement dans la valorisation des chaires à contenu historique, au détriment des disciplines de formation pédagogique. En conséquence, les heures de cours consacrées à la chaire d'histoire moderne ont été doublées, passant de trois heures à six heures par semaine. L'influence de Hauser – marquante en ce qui concerne la structure du programme d'études et la diffusion d'une nouvelle conception de l'histoire économique et sociale – était liée aux mouvements de rénovation de la discipline en France.

Eugène Albertini, professeur d'histoire ancienne à l'UDF, a aussi participé aux missions françaises qui sont venues à Rio. Bien qu'il fût plus jeune qu'Hauser (Albertini est né en 1888, mais il est mort avant Hauser, en 1941) et qu'il appartienne à une génération d'historiens moins favorisée sur le plan des débouchés professionnels, Albertini a fait rapidement une belle carrière. Reçu à l'École normale supérieure en 1900, agrégé des lettres en 1903, il passe trois ans à l'École de Rome. Ensuite, après un bref passage dans l'enseignement secondaire, il est devenu, entre 1909 et 1912, membre de l'École des hautes études hispaniques. Après la guerre, il a été professeur de langues et de littérature classiques à l'Université de Fribourg (1919) et d'histoire ancienne à la Faculté des lettres d'Alger (1920), jusqu'à son entrée, en 1932, au Collège de France, à Paris.

Une courte biographie d'Albertini, publiée dans la *Revue Historique*<sup>18</sup>, nous montre la multiplicité de ses compétences. Latiniste réputé à son époque, il s'est distingué également en tant qu'archéologue et épigraphiste. Son travail s'est concentré sur l'étude de l'empire Romain, et en particulier sur l'Afrique romaine. Il a publié un grand nombre de livres et d'articles et a fait partie du comité de rédaction de la *Revue Historique*. Il a collaboré également aux *Annales*. En plein apogée de sa carrière universitaire en France, Albertini a décidé de venir au Brésil, attiré par la perspective d'aider la culture française à maintenir une place importante dans les nouvelles universités brésiliennes.

N'ayant jamais écrit de texte sur le Brésil (ce qui se comprend, en raison de sa spécialité), Albertini a axé son action à l'UDF sur des propositions visant à réorganiser le programme d'histoire ancienne, lequel devait, à son avis, offrir une formation plus solide aux étudiants brésiliens. Il a participé également en 1936 à la création du Centre d'études Eugène Albertini, qui regroupait des élèves et des enseignants intéressés par des recherches et des études de géographie.

Albertini, au moment de sa venue au Brésil, jouissait d'un grand prestige en Algérie et en France, et faisait partie d'un important réseau de relations universitaires. En ce qui concerne sa façon de concevoir l'histoire, Albertini critiquait la domination de l'histoire politique et souhaitait une histoire des peuples et des civilisations<sup>19</sup>

En plus des professeurs appartenant spécifiquement au domaine de l'histoire, les géographes ont exercé également une forte influence sur le cursus de géographie, comme en témoigne le travail effectué par Pierre Deffontaines au Brésil. Né à Limoges le 21 février 1894 et décédé à Paris le 5 novembre 1978, Deffontaines a très tôt montré son intérêt pour la géographie et a fini par consacrer toute sa vie au développement de cette discipline. Les premières études de Deffontaines ont été, néanmoins, des études de droit. Il a reçu sa licence en 1916 à Poitiers. Ensuite, il est allé vivre à Paris et a commencé à fréquenter la Sorbonne, où il a obtenu un diplôme d'études supérieures en géographie.

Les années suivantes, Deffontaines a parcouru les étapes habituelles de la carrière d'enseignant en France : agrégation d'histoire et de géographie en 1922, boursier de la Fondation Thiers (1922-1925), professeur et directeur de l'Institut de géographie de la Faculté catholique de Lille (1925-1939), chargé de cours de géographie préhistorique à l'École d'anthropologie de Paris, docteur en géographie de la Sorbonne en 1932, et secrétaire-général de la Société de Géographie de Lille, de 1932 à 1937. Le premier contact de Deffontaines avec le Brésil a eu lieu au cours des années trente, à l'occasion de la fondation de la chaire de géographie à l'USP en 1935. Pendant les années suivantes, même s'il ne s'était pas fixé définitivement au Brésil, il y maintenait des contacts réguliers et il a été le créateur de la chaire de géographie à l'UDF, où il a professé de 1936 à 1938. Il a été également l'un des principaux responsables de la création de l'Association des géographes brésiliens, du Conseil national de géographie et de la *Revista Brasileira de Geografia*. Il a travaillé aussi en faveur de la participation du Conseil national de géographie au Comité international de géographie.

À côté de son intense activité intellectuelle, Deffontaines était un actif militant d'action catholique. Il faisait partie du mouvement de Robert Garric et a même occupé la vice-présidence des Equipes sociales. Il a collaboré également à la *Revue Jeunes* et a été l'un des fondateurs de l'Union des trois ordres de l'enseignement (UTO), organisme orienté vers l'étude de thèmes pédagogiques et leur diffusion, afin d'assurer l'influence catholique dans l'éducation.

Un des objectifs de Deffontaines au Brésil consistait à établir des contacts avec des catholiques brésiliens et à promouvoir la création d'équipes sociales dans le pays. Dans un article publié dans la *Revue de Pédagogie Catholique* sous le titre "Exemples de la méthode U.T.O. appliquée au Brésil", l'auteur souligne l'importance du fait qu'une mission pédagogique participe à la création de la première Faculté des lettres à São Paulo. Dans ce texte, Deffontaines fait aussi allusion à l'existence, au Brésil, d'un réseau de radios catholiques qui diffusaient les principes pédagogiques de l'UTO et il insiste sur le rôle de ce réseau dans le maintien de l'influence de l'Église sur l'éducation.

A la différence de ses collègues de mission, Deffontaines, lorsqu'il s'est décidé à venir au Brésil en 1935, n'était pas très connu dans les milieux universitaires en France. Professeur à la Faculté Catholique de Lille, le projet de Deffontaines était de briguer un poste dans une université d'Etat. Dans ce but, il s'était porté candidat à un poste de maître de conférences, à l'université de Rennes (1933) et plus tard à celle de Poitiers (1935), sans arriver toutefois, lors de ces deux tentatives, à réaliser son souhait.

Les difficultés de Deffontaines provenaient de ses relations compliquées avec son maître, le géographe Albert Demangeon. Partisan, en géographie, de la ligne de Vidal de la Blache, Demangeon, en plus d'être professeur à la Sorbonne, occupait une position éminente dans le monde intellectuel français, et nourrissait des contacts étroits avec les historiens liés aux *Annales*<sup>20</sup>. En sa qualité de catholique militant, Deffontaines se sentait plus proche du géographe catholique Jean Brunhes, du Collège de France, qui défendait une conception de la géographie humaine liée aux causalités religieuses et temporelles<sup>21</sup>.

Le travail au Brésil, tout d'abord à l'USP (1935), et plus tard à l'UDF (1936-38), a représenté une opportunité professionnelle importante pour Deffontaines. Au Brésil, il s'est lié à des groupes catholiques dans la mouvance d'Alceu de Amoroso Lima, mais il a également étendu son domaine d'action à d'autres directions. Il a fait beaucoup de voyages dans le pays, écrit des articles et des livres sur des thèmes brésiliens, donné beaucoup de conférences et fait beaucoup d'exposés. A ce qu'il semble, il a fait partie, à l'Université du District Fédéral, du Centre d'études Eugène Albertini. Le Brésil a été, en fait, un laboratoire de recherches privilégié pour le géographe français et a servi de base à une grande partie de son œuvre.

La fin de l'expérience de l'UDF en 1939 et le renforcement de la jeune Universidade do Brasil, ainsi que de la Faculdade Nacional de Filosofia qui en dépendait – toutes les deux étant placées sous l'égide du Ministère de l'éducation du gouvernement Vargas, ouvrirent la possibilité d'une nouvelle mission universitaire française. Deux nouveaux professeurs, Victor Tapié et Antoine Bon vinrent participer à la création du cours d'histoire.

Victor Lucien Tapié est né en 1898 et il est mort à Paris en 1975. Sa carrière a été marquée très tôt par l'intérêt qu'il portait à l'histoire des pays de l'Europe Centrale à l'époque moderne. Sa thèse de doctorat, soutenue à la Sorbonne en 1934, traitait de la politique extérieure de la France au début de la Guerre de Trente ans (1616-1621). Il a continué par la suite à s'y intéresser et il a publié des travaux sur l'Autriche, la Tchécoslovaquie et la Hongrie. Bien que son directeur de thèse fût le grand Pierre Renouvin, professeur à la Sorbonne, et que Tapié ait conservé des liens avec le cercle entourant cet historien, il n'a pas immédiatement obtenu un poste de professeur d'université en France<sup>22</sup>.

En 1939, il se présente à un poste de maître de conférences à la Sorbonne, mais il n'est pas reçu. A l'opposé de ses collègues Hauser et Albertini, qui avaient participé au processus de création de l'UDF, et qui jouissaient déjà d'une certaine renommée avant leur départ pour le Brésil, Tapié était encore un jeune enseignant inconnu, qui avait peu publié et dont les centres d'intérêt étaient fort éloignés du

Brésil. Mais, en dépit de tout cela, il décide en 1939 de venir travailler au Brésil, où il reste jusqu'en 1943.

Dans les archives consultées, rien ne vient expliquer cette décision. Nous n'avons pas trouvé de document qui puisse expliquer la raison de ce choix. On suppose néanmoins, à titre d'hypothèse, que les problèmes liés à la Seconde Guerre mondiale et les contacts de Tapié avec des milieux catholiques ont dû favoriser sa venue au Brésil comme professeur d'histoire. Il y est précisément arrivé au moment où l'intellectuel catholique Alceu de Amoroso Lima commençait à diriger la Faculdade Nacional de Filosofia, à Rio de Janeiro.

Au Brésil, Tapié a cherché un lien entre des thèmes brésiliens et son expérience antérieure de travaux sur les pays de l'Europe centrale. La solution trouvée a été l'étude de l'art baroque de l'État de Minas Gerais. A travers ce sujet, il a tenté de mettre en relation les problèmes du baroque de l'Europe centrale avec ceux du Brésil. Il n'est pas arrivé, cependant, à écrire et à publier sur le thème du baroque. En fait, ce thème a surtout servi à stimuler Tapié pour qu'il produise son œuvre la plus importante sur l'Europe centrale, laquelle est consacrée au baroque et au classicisme dans cette région.

Bien qu'il soit resté assez longtemps à la FNFi, par rapport à ses collègues qui ont été à Rio et à São Paulo, Tapié n'est pas arrivé à produire quelque chose de notable sur le Brésil. A son retour en France, il publie en 1946 un ouvrage consacré à l'Amérique latine, dont le titre était *Histoire de l'Amérique latine au XIXe siècle*, qui peut être caractérisée comme un travail extrêmement traditionnel d'histoire politique et événementielle. Dans un compte rendu publié en 1947, Fernand Braudel fait le commentaire qui suit sur cet ouvrage : "le livre est un miroir brisé en éclats, plus un répertoire et facile à consulter, qu'une explication. Je crois que les faits politiques et biographiques occupent en ces pages, une place abusive"<sup>23</sup>. Tapié apparaissait, finalement, comme un historien lié à une conception de l'histoire qui ne contenait aucune proposition innovatrice.

Après son retour en France, Tapié a obtenu une chaire d'histoire moderne à l'Université de Lille, et ensuite à la Sorbonne. Il a occupé ce dernier poste jusqu'à sa retraite. Au fil des années, il a acquis de la notoriété, mais au sein d'une tradition historiographique peu ouverte aux innovations. Ses contacts avec le Brésil ne se sont pas poursuivis et sa mémoire, parmi ses anciens étudiants brésiliens, s'est effacée presque totalement.\*

Antoine Bon fut l'autre professeur venu en 1939 à Rio de Janeiro pour occuper la chaire d'histoire ancienne à la FNFi. Byzantiniste, il est resté plusieurs années au Brésil, mais à ce qu'il semble, il n'a pas exercé d'influence durable parmi ses étudiants. Il faut toutefois indiquer que, jusqu'à présent, peu d'informations ont été obtenues sur son passage au Brésil.

### Remarques finales

La comparaison des parcours des professeurs d'histoire et de géographie qui ont travaillé à Rio de Janeiro peut nous fournir des informations intéressantes pour évaluer l'importance de leur participation à la mise en œuvre de l'enseignement de l'histoire à Rio de Janeiro et au Brésil.

Tout d'abord, il faut souligner la diversité de la composition de ces missions. Les enseignants appartiennent à des générations différentes, possèdent des formations distinctes, sont à des étapes diverses de leurs carrières professionnelles. De la même façon, en ce qui concerne les manières de concevoir et d'enseigner l'histoire, il y a une différence marquée. Tandis qu'Hauser et Albertini étaient déjà des enseignants connus et que leur perspective était l'enseignement d'une histoire sociale et économique mettant en valeur l'étude des sociétés, de la vie quotidienne et des relations sociales, Tapié et Bon étaient engagés dans l'étude descriptive des grands événements, des batailles et des traités.

Pour ce qui est des réseaux de relations et des formes d'insertion dans le champ intellectuel français, les distinctions sont aussi évidentes. Hauser et Albertini provenaient d'une tradition républicaine et laïque, tandis que Deffontaines et Tapié étaient étroitement liés aux milieux catholiques.

Quant à la diffusion de travaux et de thèmes brésiliens en France, les actions de ces professeurs sont également différentes. Hauser et Deffontaines, et tout particulièrement ce dernier, ont joué un rôle important pour faire connaître le Brésil, en publiant des comptes rendus et en écrivant des articles et des livres sur ce pays ; Albertini, Tapié et Bon, cependant, n'ont pas cherché à ouvrir de nouvelles voies dans ce sens.

La comparaison entre les professeurs qui sont venus à Rio et ceux qui sont allés à São Paulo, pour participer à la création de l'USP, est assez révélatrice. Si nous prenons les cas d'Emile Coornaert, professeur d'histoire moderne à l'USP, en 1935, et de Fernand Braudel, son successeur (1936-1938) ; de Pierre Deffontaines, professeur de géographie humaine à l'USP en 1935 et de son successeur Pierre Monbeig (1936-1946) (voir Fernanda Massi, 1991), nous retrouvons des caractéristiques similaires, mais également des traits divergents.

Tout d'abord, les enseignants qui sont allés à l'USP appartenaient eux aussi à des générations différentes et étaient les produits de traditions historiographiques distinctes, outre le fait d'appartenir, en France, à des réseaux variés de relations. Emile Coornaert avait déjà fini son doctorat et était professeur au Collège de France, poste obtenu au cours d'une bataille où il avait vaincu rien de moins que Marc Bloch. Il possédait des relations solides à la Sorbonne et des contacts importants à la *Revue d'histoire moderne et contemporaine*. Son œuvre a fait l'objet de commentaires critiques de la part de Bloch et de Febvre.

Braudel, quant à lui, se trouvait encore au début de sa carrière. Il n'était, alors, qu'un professeur brillant qui, après un stage en Afrique du Nord et avant de venir au Brésil, avait enseigné au Lycée Henri IV à Paris. Bien qu'il n'ait pas été très proche de Bloch et de Febvre à l'époque et qu'il n'ait encore rien publié dans les *Annales*, et très peu dans d'autres périodiques, il entretenait cependant d'étroites relations avec Hauser, dont il avait été l'étudiant, et disposait d'espace pour ses travaux dans la *Revue de Synthèse* d'Henri Berr<sup>24</sup>.

Si nous avançons dans cette comparaison pour y inclure les parcours des géographes Pierre Deffontaines et Pierre Monbeig, nous constaterons encore une fois la diversité de la formation de ces deux enseignants. En plus de la différence d'âge – Deffontaines est né en 1894 et Monbeig en 1908 – leurs parcours ont été

totallement différents. Tandis que Deffontaines, comme nous l'avons déjà dit, était lié aux milieux catholiques en France et au Brésil, Monbeig avait été recommandé par le libre-penseur Hauser et, en France, son réseau de relations passait par Demangeon et Lucien Febvre<sup>25</sup>.

Un autre aspect qui mérite d'être signalé est celui des différences dans les formes d'influence entre les professeurs d'histoire et de géographie. Les historiens ont apporté avec eux une bibliographie actualisée, des méthodes et des techniques de recherche, ont proposé des suggestions pour le format des cours et, dans certains cas, ils ont même publié des textes concernant le Brésil. Ce thème n'a cependant jamais occupé une place d'honneur dans leurs œuvres. Hauser a écrit quelques articles sur certains aspects de l'histoire du Brésil, mais il était âgé et cette production n'a été qu'accessoire dans l'ensemble de son œuvre. On peut dire la même chose de Braudel.

En revanche, les géographes ont établi des liens d'une toute autre nature avec le Brésil. Non seulement ils y sont restés plus longtemps, aussi bien Monbeig que Deffontaines, mais ils ont voyagé à l'intérieur du pays, ont fait des recherches, formé des générations de nouveaux élèves, créé des institutions et choisi le Brésil comme thème central de leurs œuvres. La réflexion géographique au Brésil ne faisait que débiter et la recherche était pratiquement inexistante. C'est ainsi que les géographes français ont occupé une place encore vide et sont venus pour constituer une géographie brésilienne. Cette constatation vaut aussi bien pour São Paulo que pour Rio de Janeiro (Massi, 1991).

En ce qui concerne l'histoire, le tableau était bien différent. Avant même la création des universités, le domaine des études historiques était bien développé et était l'objet d'un grand intérêt et d'un contrôle poussé de la part de l'État et des élites du pays. Le professeur Eduardo França, en se référant aux particularités de l'enseignement et de la recherche en histoire à l'USP, pendant les années 1930, et à l'influence des professeurs français, a déclaré : "Grâce à nos professeurs nous avons eu une initiation à la méthodologie (...) mais nous ne sommes pas arrivés à renouveler, en profondeur et en extension, la production historiographique. Je me demande pourquoi il en a été ainsi, et il me semble que, peut-être, a joué le fait que l'Histoire du Brésil était considérée comme une chaire-clé, confiée à des Brésiliens qui possédaient déjà des positions historiographiques traditionnelles définies. Et des Brésiliens de renom, et de qualité comme Taunay ou Alfredo Ellis, mais qui n'étaient déjà plus disposés à revoir leurs comportements dans le domaine de la recherche historique. Une certaine inertie s'est donc emparée de la production historiographique dans le domaine de l'Histoire du Brésil (...) dont le résultat a été le manque de rénovation. Cependant, en raison de la délimitation des aires couvertes par les chaires, beaucoup d'entre nous ne fréquentaient pas l'Histoire du Brésil. Moi-même j'étais professeur d'Histoire Moderne et Contemporaine (...). J'ai défendu, depuis le début, la thèse que nous devons effectuer des recherches sur l'Histoire du Brésil. A cette époque, j'ai été critiqué et vaincu par le caractère exclusif des chaires. (...) L'histoire du Brésil n'a pas eu la chance de la géographie du Brésil. La géographie s'est actualisée, a été rénovée de

## Bibliographie

- Barbosa, Rosangela Carvalho, *O projeto da UDF e a formação de intelectuais na década de 30*, IFCS, Rio de Janeiro, 1996 (dissertação de mestrado).
- Capellato, Maria Helena, et Coelho, Maria Lygia Prado, *À l'origine de la collaboration franco-brésilienne : une mission française à la Faculté de Philosophie de São Paulo*, Préfaces, 1989.
- Carbonell, Charles-Olivier et Georges Livet (dir.), *Au berceau des Annales. Le milieu strasbourgeois, l'histoire en France au début du XXe siècle*, Actes du Colloque de Strasbourg, 1979.
- Carelli Mário, *Interactions culturelles franco-brésiliennes. France-Brésil. Bilan pour une relance*, Paris, Entente, 1987
- Cedronio, Marina (org.), François Simiand, *Méthode Historique et Sciences Sociales*, Paris, Éditions des Archives Contemporaines, 1997.
- Charles, Christophe, *La République des Universitaires - 1870-1940*, Paris, Seuil, 1989.
- Clark, Terry, *Prophets and Patrons. The French University and the emergence of the social sciences*, Harvard University Press, 1973.
- Crouzet, Denis, *Les guerriers de Dieu - La violence au temps des troubles de religion*, Seyssel, Champ Vallon, 1995, T 1.
- Dumoulin, Olivier, *Profession historien*, EHESS, Paris, 1983 (Thèse).
- Fávero, Maria de Lourdes (Coord.), *Faculdade Nacional de Filosofia. Projeto ou trama universitária?*, Rio de Janeiro, Ed. UFRJ, 1989, Série FNFI, V. 1.
- A Universidade do Distrito Federal (1935-1939)*, Centro de Estudos e Produção do Saber, Rio de Janeiro, mimeo, s/d.
- Febvre, Lucien, *Un champ privilégié d'études : l'Amérique du sud*, Annales d'Histoire Economique et Sociale, n. 1, 1929, Paris.
- Freitas, Sônia Maria, *Reminiscências*, São Paulo, Maltese, 1993.
- Gillard, Lucien et Rosier Michel (dir.), *François Simiand (1873-1935). Sociologie - Histoire - Economie*, Paris, Editions des Archives Contemporaines, 1997.
- Gomes, Angela de Castro, *História e Historiadoras*, Rio de Janeiro, Editora da FGV, 1996.
- Guimarães, Lúcia Maria Paschoal, *Política e Mecenato*, Rio de Janeiro, mimeo, 1998.
- Hauser, Henri, *L'enseignement de sciences sociales*, Paris, Chevalier-Marescq et Cie, Editeurs, 1903.
- Hauser, Henri, *L'enseignement de l'histoire économique en France*, Revue Historique, T III, 1931.
- Karady, Victor, *Stratégies de réussite et modes de faire-valoir de la sociologie chez les durkheimiens*, Revue Française de Sociologie, T XX, 1979, Paris.
- Keylor, William, *Academy and Community - the foundation of the french historical profession*, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1975.
- Lefèvre, Jean Paul, *Les missions universitaires françaises au Brésil dans les années 1930*, Vingtième Siècle - Revue d'histoire, n. 38, avril - juin 1993.
- Linhares, Maria Yedda, *Entrevista publicada na Revista Estudos Históricos*, n. 10, 1992.
- Maugué, Jean, *Les dents agacées*, Paris, Buchet-Chastil, 1982.
- Marc Bloch - Lucien Febvre, *Correspondance 1928-1933*, V. I, Paris, Fayard, 1994.
- Martinière, Guy, *Aspects de la coopération franco-brésilienne*, Grenoble, PUG, 1982.
- Massi, Fernanda Peixoto, *Estrangeiros no Brasil: a missão francesa na Universidade de São Paulo*, Dissertação de Mestrado, Campinas, Unicamp, 1991.
- Noiriel, Gérard, *Naissance du métier d'historien*, Genèses, 1, sept., 1990.
- Paim, Antônio, "Por uma universidade no Rio de Janeiro", in Schwartzman, Simon (org.), *Universidades e Instituições Científicas no Rio de Janeiro*, Brasília, CNPq, 1982.
- Paris, Erato, *La Genèse intellectuelle de l'œuvre de Fernand Braudel : La Méditerranée et le Monde Méditerranéen à l'époque de Philippe II (1923-1947)*, Paris, EHESS, 1997 (Thèse).
- Revel, Jacques, et Wachtel, Nathan (org.), *Une école pour les sciences sociales*, Paris, Cerf, 1996.
- Sarmento, Carlos Eduardo, *Autonomia e Participação : O Partido autonomista do Distrito Federal e o campo político carioca (1931-1937)*, Dissertação de Mestrado, IFCS/UFRJ, 1996.
- Schwartzman, Simon, Bomeny, Helena et Costa, Vanda Ribeiro, *Tempos de Capanema*, São Paulo, Paz e Terra, Edusp, 1984.
- Vincenzi, Leticia, *A fundação da Universidade do Distrito Federal e seu significado para a educação no Brasil*, Forum Educacional, V. 10, n. 3, Rio de Janeiro, jul./set. 1986.



Weisz, George, *L'idéologie républicaine et les Sciences Sociales. La chaire d'histoire d'économie sociale à la Sorbonne*, Revue Française de Sociologie, XX, 1979.

#### Notes

- <sup>1</sup> Quelques témoignages récents ont tiré de l'oubli l'action de ces enseignants. Voir l'entretien avec Maria Yedda Linhares, publié dans la revue *Estudos Históricos*, no. 10, 1992.
- <sup>2</sup> Archives de Gustavo Capanema, série B, doc. 16 CPDOC-FGV
- <sup>3</sup> Voir Lefèvre J.P., 1993, p. 25.
- <sup>4</sup> Lettre de M. Du Chaffault, chargé d'affaires de la République Française au Brésil à M. Paul Boncour, ministre des Affaires étrangères à Paris, 31-12-1933. MAE, Nantes, SOFE.
- <sup>5</sup> Fonctionnaire nommé par le gouvernement fédéral pour diriger les États de la Fédération.
- <sup>6</sup> Lettre du 23 février 1934. MAE, Nantes, SOFE.
- <sup>7</sup> Lettre du 13 avril 1934. MAE, Nantes, SOFE.
- <sup>8</sup> M.A.E. - Nantes, Carton 439, SOFE.
- <sup>9</sup> Lettre de Coulondre, à Charléty, avril 1935. M.A.E. Nantes. SOFE carton 439 et réponse.
- <sup>10</sup> Mouvement catholique de jeunesse dont le but était de promouvoir les échanges éducatifs entre les jeunes faisant des études et ceux des couches populaires.
- <sup>11</sup> Voir à ce sujet MAE, Nantes, SOFE, boîte 443, 16/4/1934.
- <sup>12</sup> Pendant cette même période, l'USP a recruté Emile Coornaert, Fernand Braudel, Pierre Monbeig et Paul Gagé. Pierre Deffontaines a également travaillé à l'Université de São Paulo.
- <sup>13</sup> Interview de Françoise Crouzet à Marieta de Moraes Ferreira, mars 1997.
- <sup>14</sup> Dossier de Henri Hauser. A.N., F. 17245007.
- <sup>15</sup> A ce sujet, voir la correspondance Lucien Febvre-Marc Bloch, p. 14, 158, 185, 152, 256 et 252.
- <sup>16</sup> Voir les *Annales d'Histoire économique et sociale*, 1935, VII, p. 380, et *Revue de Synthèse Historique*, T.XX, n° 1, 1935, p. 55.
- <sup>17</sup> Voir "Notes et réflexions sur le travail historique au Brésil", in *Revue Historique*, 1937, pp. 85-95. Et *Annales*, 1937, V-9.
- <sup>18</sup> Voir *Revue historique*, 1941, p. 373.
- <sup>19</sup> Voir *Lições inaugurais da missão universitária francesa em 1936*, p. 21.
- <sup>20</sup> A ce sujet, voir Lucien Febvre, *Annales*, 1941, p. 85.
- <sup>21</sup> Voir le Journal de Pierre Deffontaines.
- <sup>22</sup> Interviews de Jacques Revel et de Jean Bérenger à Marieta de Moraes Ferreira en mars 1997.
- <sup>23</sup> *Annales*, 1947, n°12 p. 226.
- <sup>24</sup> NDLR. Ce jugement semble sévère à F. Crouzet qui, tout en appartenant à une tendance historiographique distincte, admirait ce gentleman, bon connaisseur de l'Europe centrale et de l'art baroque.
- <sup>25</sup> Voir le compte rendu de F. Braudel sur le livre de H. Hauser publié dans la *Revue de Synthèse Historique*, T. IX, no.1, 1935, p. 55.
- <sup>26</sup> Voir la lettre de P. Monbeig à L. Febvre 1939, Archives IMEC, Fonds Henri Berr.